



HAL
open science

Les noms de familles juifs à Rome au XVIIIe siècle.

Michael Gasperoni

► **To cite this version:**

Michael Gasperoni. Les noms de familles juifs à Rome au XVIIIe siècle.: Le ghetto romain entre onomastique et histoire sociale.. Revue des etudes juives, 2018, 1/2 (177), pp.135-172. 10.2143/REJ.177.1.3284869 . hal-01525445

HAL Id: hal-01525445

<https://hal.science/hal-01525445>

Submitted on 30 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les noms de familles juifs à Rome au XVIII^e siècle.

Le ghetto romain entre onomastique et histoire sociale.

Michaël Gasperoni, CNRS / Centre Roland Mousnier (UMR 8596)

Résumé

Cette contribution se propose d'aborder l'histoire économique et sociale du ghetto romain au XVIII^e siècle par le prisme de l'onomastique et des recensements de population. En nous appuyant sur une vaste et complémentaire documentation d'archives, en particulier notariale, nous tenterons de mettre en relief la stratification sociale et les mécanismes de transmission et de reproduction à l'œuvre dans les ghettos à partir de l'étude des noms de famille. Sous réserve de précautions méthodologiques qui seront exposées, l'anthroponymie nous donne également des indications importantes sur les mobilités des populations juives et permet de mesurer certaines évolutions dans leurs comportements démographiques et culturels, mais aussi sociaux et économiques.

This paper aims to explore the economic and social history of the Roman ghetto in the eighteenth century by the prism of onomastics and population censuses. Drawing on an extensive and complementary archive documentation (in particular notarial registers), we will highlight the social stratification and the mechanisms of transmission and reproduction operating inside the ghettos, starting from the study of family names. Taking into account certain methodological precautions, anthroponymy provides us with valuable insights into the mobility of Jewish populations, and allows us to measure certain evolutions of their demographical and cultural practices, and social and economics one alike.

En l'absence de sources comparables à celles disponibles pour la société chrétienne surtout à partir du Concile de Trente, lequel a engendré la production d'une documentation particulièrement riche et abondante bien connue des historiens et des démographes, il est souvent difficile d'étudier la population juive italienne à l'époque moderne. Cela n'a toutefois pas empêché les chercheurs de s'emparer de la question et de produire de nombreux travaux, notamment au cours des dernières décennies¹. Si la communauté juive de Rome a bénéficié d'un renouvellement à la hauteur de son importance, en particulier dans le champ de l'histoire politique, sociale et culturelle², son économie et sa culture matérielle, ses aspects démographiques, comme les flux migratoires, les structures familiales ou encore le marché matrimonial ont été largement négligés, surtout en ce qui concerne la seconde moitié de l'époque moderne.

Le dénombrement de la population juive romaine de 1733 (*Descriptio Hebreorum*), découvert et publié récemment par Angela Groppi, qui a dirigé les travaux s'appuyant sur cette remarquable source, permet de renouveler en profondeur l'histoire du ghetto romain et de sa population à cette époque³. Ce recensement constitue en effet l'unique document de ce type connu à ce jour pour la période comprise entre la *Descriptio Urbis* de 1527 et les recensements datant de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle⁴. La *Descriptio Hebreorum* nous offre un panorama complet de la composition des familles et de leur

¹ Outre l'ouvrage récent dirigé par L. ALLEGRA, *Una lunga presenza. Studi sulla popolazione ebraica italiana*, Turin, 2009, voir les travaux classiques de L. LIVI, *Gli Ebrei alla luce della statistica. Evoluzione demografica, economica e sociale*, Florence, 1920 ; M. LIVI BACCI, «Ebrei, aristocratici e cittadini: precursori del declino della fecondità», *Quaderni storici*, 54, 1983, p. 919-939. de S. DELLA PERGOLA, *La trasformazione demografica della diaspora ebraica*, Turin, 1983 ; *id.*, «La popolazione ebraica in Italia nel contesto ebraico globale», in C. VIVANTI (éd.), *Storia d'Italia. Annali. 11, Gli ebrei in Italia*, Turin, 1996, vol. 2/2 : Dall'emancipazione a oggi, p. 897-936. Voir aussi le numéro spécial de la revue «Zakhor», VII, 2004, dédié à la démographie historique des juifs, et L. ANDREONI, «Nascere in ghetto. Ebrei e natalità ad Ancona nel XVIII secolo», *Popolazione e storia*, 15-2, 2014, p. 9-36.

² Voir en particulier A. TOAFF, *Il ghetto di Roma nel Cinquecento: conflitti etnici e problemi socioeconomici*, Ramat-Gan, 1984 ; A. ESPOSITO, *Un'altra Roma. Minoranze nazionali e comunità ebraiche tra Medioevo e Rinascimento*, Rome, 1995 ; A. FOA et K.R. STOW, «Gli ebrei di Roma. Potere, rituale e società in età moderna», in L. FIORANI et A. PROSPERI (éd.), *Storia d'Italia. Annali.*, 2000, vol.16. Roma, la città del papa. Vita civile e religiosa dal giubileo di Bonifacio VIII al giubileo di papa Wojtyła, p. 557-581 ; K. STOW, *Theater of acculturation: the Roman ghetto in the sixteenth century*, Seattle, 2001 (trad. italienne *Il ghetto di Roma nel Cinquecento: storia di un'acculturazione*, Rome, 2014) ; M. CAFFIERO, *Battesimi forzati: storie di ebrei, cristiani e convertiti nella Roma dei papi*, Rome, 2004 ; M. CAFFIERO et A. ESPOSITO (éd.), *Judei de Urbe. Roma e i suoi ebrei: una storia secolare: Atti del Convegno, Archivio di Stato di Roma, 7-9 novembre 2005*, Rome, 2011 ; S. DI NEPI, *Sopravvivere al ghetto: per una storia sociale della comunità ebraica nella Roma del Cinquecento*, Rome, 2013.

³ A. GROPPi (éd.), *Gli abitanti del ghetto di Roma. La Descriptio Hebreorum del 1733*, Rome, 2014. Outre la transcription intégrale de la source, l'ouvrage comporte des études sur le ghetto romain au XVIII^e siècle.

⁴ Pour une synthèse historiographique sur la démographie du ghetto romain, voir M. GASPERONI, «Note sulla popolazione del ghetto di Roma in età moderna. Lineamenti e prospettive di ricerca», in A. GROPPi (éd.), *Gli abitanti del ghetto di Roma. La Descriptio Hebreorum del 1733*, Rome, 2014, p. 63-109.

répartition en fonction des patronymes, ainsi que de précieuses informations sur les pratiques onomastiques des juifs romains.

La présente étude entend apporter une contribution à l'histoire économique et sociale du ghetto romain, en s'appuyant à la fois sur le richissime fonds notarié romain, sur la *Descriptio Hebreorum*, qui constitue désormais un solide cadre de référence, et sur le dénombrement mieux connu de 1796⁵. Ces deux dernières sources se présentent comme des recensements assez classiques et riches en informations mais non exempts de lacunes et de biais⁶. Si le recensement de 1796 indique les noms et prénoms des chefs de famille et le nombre d'individus présents dans leur foyer, il ne permet pas d'étudier la population du ghetto de manière approfondie, à la différence de la *Descriptio Hebreorum* de 1733, qui décrit très précisément les familles et les individus qui les composent. Là encore, toutefois, certaines informations viennent à manquer comme, par exemple, l'âge des adultes (seul celui des enfants ou des adultes fiscalement « inaptes » est reporté), le nom de famille des femmes – ce qui constitue un problème de taille pour reconstituer les généalogies et les échanges matrimoniaux – ou encore les professions. Ces limites étant soulignées, il convient de rappeler que ces sources nous permettent de pénétrer au cœur de l'histoire du ghetto de Rome au siècle des Lumières, notamment à travers les trajectoires des familles qui l'ont habité. Certains chercheurs, et en particulier Michele Luzzati, ont en effet souligné l'intérêt de l'histoire de la famille comme clé de lecture pour étudier une minorité comme les juifs. La reconstruction des familles, de leurs réseaux et de leurs trajectoires est essentielle pour appréhender dans nombre de ses aspects l'existence juive collective et organisée. L'anthroponymie, c'est-à-dire l'étude des noms de personnes, principaux marqueurs identitaires des individus mais aussi des familles, constitue une autre porte d'entrée pour étudier la population juive d'Italie⁷.

Depuis longtemps, philologues, historiens ou anthropologues conduisent de nombreuses recherches sur l'origine, la signification et la transmission des noms. Les médiévistes,

⁵ ASR, *Camerali II, Ebrei*, b. 1, fasc. 14, 1796-1817. *Censimento della popolazione ebrea di Roma dall'anno 1796 all'anno suddetto*.

⁶ Les documents ayant déjà fait l'objet de travaux approfondis, nous ne n'en proposerons ici qu'une brève description.

⁷ La bibliographie sur ce thème est abondante. Voir, notamment, S. SCHAERF, *I cognomi degli ebrei d'Italia*, Florence, 1925 ; S. DELLA PERGOLA, «Alcuni aspetti quantitativi della distribuzione del cognome fra gli ebrei in Italia», *Annuario di studi ebraici*, X, 1984-1980, p. 65-86 ; V. COLORNI, «Cognomi ebraici italiani a base toponomastica straniera», Rome, 1989 ; M. LUZZATI, «Una famiglia e quattro cognomi toponimici nel corso di un secolo: contributo alla storia degli ebrei d'Italia nel tardo Medioevo in una prospettiva interlocale», in F. CARDINI et M.L. CECCARELLI LEMUT (éd.), *Quel mar che la terra inghirlanda. In ricordo di Marco Tangheroni*, Pise, 2007, vol. II, p. 469-477 et *id.*, «Nuove acquisizioni sul prestito ebraico a Pontremoli e sulla formazione del corrispondente cognome toponimico», *Archivio storico per le province parmensi*, LX, 2008, p. 85-119 ; M. LUZZATI, «Per la storia dei cognomi ebraici di formazione italiana», in A. ADDOBATI, R. BIZZOCCHI et G. SALINERO (éd.), *L'Italia dei cognomi*, Pise, 2012, p. 497-509.

notamment, ont fait de l'anthroponymie une science auxiliaire de l'histoire sociale à la fin des années 1980. Le groupe réuni autour de Monique Bourin s'est ainsi intéressé à la *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*⁸, prenant la France pour point de départ avant d'étendre son enquête aux aires géographiques environnantes. L'Italie a bénéficié de cet élan scientifique nouveau, dont les résultats ont été publiés dans les *Mélanges de l'École française de Rome*⁹. Cette abondante production, récemment renforcée par un travail collectif de grande ampleur¹⁰, nous offre un cadre historiographique solide, tant du point de vue des méthodes d'analyse que des perspectives de recherche qu'elle a générées. Ainsi, une grande partie de l'Europe a connu un cheminement similaire quant à l'évolution de son système anthroponymique, malgré quelques disparités régionales. Un système de désignation à deux éléments et un mode de transmission des patronymes strictement patrilinéaire s'est progressivement imposé à partir des XI^e et XII^e siècles, mais a mis un certain temps avant de s'étendre à l'ensemble des catégories sociales et des aires géographiques. L'anthroponymie juive a connu un processus similaire à celui qu'a connu la société chrétienne environnante, car comme le rappelle Michele Luzzati, « les noms de famille portés par les juifs sont profondément marqués par la société dans lesquelles ils ont vécu »¹¹.

S'intéressant à l'évolution de l'anthroponymie juive romaine entre la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne, Anna Esposito a distingué deux périodes, qu'elle a mises en relation avec l'histoire plus générale de la composante juive dans la Ville éternelle. La première correspond à un temps long qui, du XIV^e siècle, s'étend jusqu'au milieu du *Quattrocento*, tandis que le second se prolonge *grosso modo* jusqu'à la *Descriptio Urbis* de 1527, document exceptionnel qui nous offre un panorama anthroponymique de toute la population, y compris juive, de la ville¹². Dans le sillage d'Attilio Milano, Anna Esposito note que c'est au moment même de la réorganisation de la communauté, formalisée par les « chapitres » (*capitoli*) de Daniel da Pisa en 1524¹³, qu'on assiste à la progressive expansion des noms de famille à l'intérieur du groupe juif¹⁴. Cette évolution pourrait néanmoins

⁸ M. BOURIN et P. CHAREILLE, *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*, 1989, vol. I-VI.

⁹ *Mélanges de l'École française de Rome*, T.106, n.2, 1994 ; T.107, n.2, 1995 ; T.110, n.1, 1998.

¹⁰ A. ADDOBATI, R. BIZZOCCHI et G. SALINERO (éd.), *op. cit.*

¹¹ M. LUZZATI, «Per la storia dei cognomi ebraici di formazione italiana», art. cit., p. 498.

¹² E. LEE (éd.), *Descriptio Urbis: the Roman census of 1527*, Rome, 1985 ; A. ESPOSITO, *Un'altra Roma. Minoranze nazionali e comunità ebraiche tra Medioevo e Rinascimento*, *op. cit.*, p. 129-130 ; *ead.*, «Una minoranza nella Descriptio Urbis : gli ebrei di Roma», *Archivi e cultura*, 39, 2006, p. 99-109.

¹³ A. MILANO, «I capitoli di Daniel da Pisa e la comunità di Roma», *La Rassegna Mensile d'Israel*, 9-10, 1935-1936 ; *id.*, *Il ghetto di Roma*, Rome, 1988, p. 175-178.

¹⁴ A. ESPOSITO, «Onomastica ebraica e storia degli ebrei: Roma tra XIV e XVI secolo», in E. CAFFARELLI et P. POCCHETTI (éd.), *L'onomastica di Roma. Ventotto secoli di Storia. Atti del convegno (Roma, 19-21 aprile 2007)*, Rome, 2009, p. 145-154.

s'inscrire dans le mouvement de mutation onomastique plus général qui a touché de nombreuses régions d'Italie aux XVI^e et XVII^e siècles. Comme dans la société chrétienne au Moyen Âge, l'augmentation de la population et l'absence de noms de famille avaient dû rendre compliquée l'identification des individus et des familles – qui puisaient régulièrement dans le même stock de prénoms – et nécessiter l'adoption de noms de famille pour distinguer les personnes. Dans un contexte d'expulsions suivies d'une importante et immédiate immigration puis d'un phénomène de stabilisation définitive de la population de l'État de l'Église engendré par la ghettoïsation, le besoin d'identifier et d'être reconnu a en outre dû devenir croissant¹⁵.

La particularité de l'anthroponymie juive résidant dans la présence massive de noms de famille d'origine géographique, ils feront dans un premier temps l'objet d'une réflexion méthodologique. Nous aborderons ensuite le thème de la distribution spatiale des patronymes et des familles dans un espace fermé comme l'est celui du ghetto de Rome, où il est possible d'entrevoir, peut-être mieux qu'ailleurs, les dynamiques et les mobilités sociales, qu'elles soient verticales ou horizontales, ainsi que les stratégies de la « survie »¹⁶ et de la reproduction biologique et sociale.

1. Un panorama de l'anthroponymie juive romaine

1.1 Les noms de famille d'origine géographique : un indicateur des migrations et de la sédimentation des populations juives ?

Il est notoire qu'une grande partie des noms de famille des juifs italiens sont des noms de villes (d'origine, de longue résidence ou de passage). Ce phénomène n'est pas exclusif à l'Italie, puisqu'on le retrouve aussi en France, en Allemagne ou dans d'autres pays. Se référant à une liste des noms de famille portés par les juifs de Rome entre 1550 et 1650, Attilio Milano a montré que la moitié d'entre eux était d'origine géographique. Des études récentes portant sur d'autres régions confirment cet usage¹⁷. Poursuivant la voie ouverte par

¹⁵ Sur les aspects généraux de l'ononastique juive romaine, voir en particulier A. MILANO, «I cognomi degli ebrei romani nei secoli XVI e XVII», *Studi romani*, X-1, 1962, p. 10-24 ; *id.*, *Il ghetto di Roma, op. cit.*, p. 415-434. R. SEGRE, «Flussi e correnti migratorie nel mondo ebraico: fonti e storiografia», in M.G Muzzarelli et G. Todeschini (éds.), *La storia degli ebrei nell'Italia medievale : tra filologia e metodologia*, Bologne, 1990, p. 81-88 ; A. ESPOSITO, «Una minoranza nella Descriptio Urbis», art. cit. ; A. ESPOSITO, «Onomastica ebraica e storia degli ebrei: Roma tra XIV e XVI secolo», art. cit.

¹⁶ Le thème de la survie est au centre des études de K. STOW, *Theater of acculturation, op. cit.* et repris ensuite par S. DI NEPI, *Sopravvivere al ghetto, op. cit.*

¹⁷ A. MILANO, «I cognomi degli ebrei romani nei secoli XVI e XVII», art. cit. ; C. COLLETTA, «Demografia storica dei ghetti marchigiani in Ancien Régime», in L. ALLEGRA (éd.), *Una lunga presenza. Studi sulla popolazione ebraica italiana*, Turin, 2009, p. 16 et *ead.*, «Una spia degli insediamenti e delle migrazioni

Sergio Della Pergola¹⁸, Claudia Colletta a proposé une analyse démographique des ghettos marchésans à partir des noms de famille juifs identifiables dans les recensements de population plus ou moins anciens (XVII^e, XVIII^e et surtout XIX^e siècles). Partant du principe que les noms de famille peuvent nous donner des indications assez fiables sur la sédimentation ou sur les migrations qu'avait connues la région, elle rappelle prudemment qu'une telle démarche exige d'évidentes précautions méthodologiques :

Déterminer l'origine d'une famille à partir du nom de la ville qu'elle porte pourrait sembler être une opération peu rigoureuse. En raisonnant par hypothèses, il est légitime de se demander, en somme, jusqu'à quel point une famille qui, présente au milieu du XIX^e siècle à Ancône où elle est établie depuis plusieurs générations est liée ou non à la localité dont elle porte le nom, comme par exemple Padoue¹⁹.

En effet, chercher à retracer les origines lointaines et supposées de la diaspora juive à partir des noms de famille est une entreprise aussi stimulante que séduisante, mais exige de nombreuses précautions²⁰. Il est nécessaire, en amont, d'étudier les migrations et les trajectoires individuelles ou collectives et de réfléchir à certaines catégories d'analyse, comme celles d'individu, de groupe, de population, ou encore de famille, sachant qu'il n'était pas rare que les familles changent de nom une fois établies dans une nouvelle cité ou même longtemps après leur arrivée, en adoptant un surnom par exemple²¹. Une telle méthode n'acquiert pleinement du sens qu'en s'inscrivant dans un projet plus vaste, qui se propose de lier intimement démographie, histoire économique, sociale et culturelle afin de mesurer et de comprendre l'ampleur et la signification empirique de certains phénomènes sociaux. Par exemple, affirmer que la famille Costantini, qui provient à l'origine de Candie²² et qui est présente dans un recensement du XIX^e siècle à Pesaro constitue certes un « indicateur » de la diaspora sépharade ou levantine qui a contribué au cosmopolitisme de certains ghettos des Marches mais revient à oublier que depuis son arrivée dans la ville à la fin du XVII^e siècle, cette famille s'est parfaitement intégrée à la communauté, en y contractant la plupart de ses alliances matrimoniales avec des familles autochtones, dont elle adopte et partage les mêmes codes linguistiques et culturels, peut-être même avant son arrivée. Ce serait également oublier

ebraiche: l'onomastica dei ghetti marchigiani in una prospettiva di lungo periodo», *Cheiron*, 57-58, 2012, p. 357-383.

¹⁸ S. DELLA PERGOLA, «Alcuni aspetti quantitativi della distribuzione del cognome fra gli ebrei in Italia», art. cit.

¹⁹ C. COLLETTA, «Demografia storica dei ghetti marchigiani in Ancien Régime», art. cit., p. 16.

²⁰ Sur ce point, voir R. SEGRE, «Flussi e correnti migratorie nel mondo ebraico: fonti e storiografia», art. cit. ; M. LUZZATI, «Una famiglia e quattro cognomi toponimici nel corso di un secolo: contributo alla storia degli ebrei d'Italia nel tardo Medioevo in una prospettiva interlocale», art. cit.

²¹ Voir en particulier les cas rapportés par K.R. STOW et S. STOW DEBENEDETTI, «Donne ebraiche a Roma nell'età del ghetto: affetto, dipendenza, autonomia», *La Rassegna Mensile di Israel*, 52-1, 1986, p. 63-116.

²² V. BONAZZOLI, *Adriatico e Mediterraneo orientale. Una dinastia mercantile ebraica del secondo seicento: I Costantini*, Trieste, 1998.

que la « famille » qui a migré n'est la plupart du temps qu'*un individu*, qui la représente certes de par son patronyme, indice d'une origine ancienne et de l'appartenance à un groupe mais qui n'est bien souvent, au fond, qu'*un migrant* (en l'occurrence un homme), et non *un groupe*. Ses origines, comme une partie de son identité de départ, se sont diluées, au fil du temps, dans la communauté dans laquelle cet homme et ses descendants se sont enracinés. Aussi, affirmer qu'une famille est « d'origine étrangère » uniquement parce que son patronyme ne reflète pas la toponymie locale peut conduire à certaines erreurs ou confusions ; et même lorsqu'une famille porte le nom d'une localité voisine, cela ne signifie pas qu'elle en est pour autant originaire. Opposer des familles qui tireraient leurs origines de l'Italie centrale, comme les Leoncini, et des familles « d'origine étrangère », comme les Beer, Bemporad, Levi ou Tedeschi, c'est ignorer que la première, les Leoncini, était originaire de Padoue et fraîchement arrivée à Pesaro à la fin du XVII^e siècle, et que les autres sont mentionnées dans les sources du duché d'Urbino ou de Recanati dès le début du XVI^e siècle²³. En outre, rien ne nous permet d'affirmer que ces familles qui, au cours du XVI^e siècle, ont adopté comme patronyme le nom de localités auxquelles elles se trouvaient liées à un moment donné, n'étaient pas en réalité récemment arrivées du Sud de la péninsule ou de Sicile, d'où elles avaient été expulsées. À cet égard, la question des femmes, surtout celles qui proviennent de l'extérieur mais qui contribuent, au même titre sinon davantage que les hommes à la transmission du patrimoine matériel et/ou immatériel, si l'on partage l'idée selon laquelle les apports des femmes juives seraient particulièrement importants à l'époque des ghettos, constitue un exemple problématique dans la mesure où leur nom de famille n'est pas ou pratiquement pas représenté, puisqu'il se transmet en ligne patrilinéaire. Ce serait donc une partie importante de la population des ghettos qui échapperait à ce type d'approche.

Cela étant, il est indéniable que la cartographie anthroponymique des communautés juives reflète d'abord des situations migratoires ponctuelles et renvoie à une période particulière de l'histoire des juifs italiens, celle des expulsions, de Sicile et du Midi d'abord, des nombreuses localités des États de l'Église ensuite. Les juifs ont ainsi souvent adopté comme noms de famille le nom de la dernière cité où ils ont résidé et qu'ils ont quittée de manière volontaire ou contrainte.

²³ Voir C. Colletta, *La comunità tollerata. Aspetti di vita materiale del ghetto di Pesaro dal 1631 al 1860*, Pesaro 2006, p. 105. On trouvera les généalogies de l'ensemble des familles juives des Marches dans la base de données jointe présente dans notre recherche doctorale, voir M. Gasperoni, *De la parenté à l'époque moderne : systèmes, réseaux et pratiques. Juifs et chrétiens en Italie centrale*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris 2013.

1.2 Les noms de famille des juifs romains au XVIII^e siècle

Examinons maintenant la distribution des noms de famille à l'intérieur de la communauté romaine, tout en gardant à l'esprit les limites méthodologiques énoncées précédemment. On constate que les patronymes dérivant du nom d'une localité du Latium ou de l'Italie centrale, en particulier de l'État de l'Église (environ 22% des noms de famille recensés dans la *Descriptio Hebreorum*) sont prépondérants, et témoigneraient de l'afflux des juifs de ces régions lorsqu'ils furent définitivement obligés de résider dans un des deux ghettos, à Rome et à Ancône. Les régions périphériques du domaine de Saint Pierre, comme les Marches et l'Ombrie, ou encore la Toscane, sont assez bien représentées. Les autres noms, qu'ils fassent référence à la Lombardie, à la Vénétie ou à l'Émilie, correspondent probablement à des arrivées plus ponctuelles et individuelles, alors que ceux d'origine méridionale (Calabre, Campanie, Pouilles et Sicile) coïncident certainement avec les expulsions du milieu du XVI^e siècle.

Il est particulièrement intéressant de noter que, deux siècles après la *Descriptio Urbis* et les *Capitoli* de Daniel da Pisa, dont un des objectifs avait été d'apaiser les tensions d'ordre politico-économique entre les différents groupes « ethniques » composant le ghetto dans un contexte d'importants mouvements migratoires des juifs originaires de la péninsule Ibérique²⁴, les noms de famille d'origine espagnole ou sépharade ont pratiquement disparu en 1733, alors qu'ils étaient assez nombreux dans la première moitié du XVI^e siècle²⁵. Cette disparition nécessiterait une étude plus approfondie, qui se focaliserait sur la période encore assez méconnue de l'histoire du ghetto romain qu'est le XVII^e siècle. Outre la fusion des différents groupes juifs (espagnol et sépharade d'un côté, méridional, français, allemand et italien de l'autre), on pourrait avancer quelques hypothèses, comme le départ de certaines familles du premier groupe vers des cités comme Livourne et Ancône ou vers les rives méridionale ou orientale de la Méditerranée, où étaient enracinées des communautés sépharades avec

²⁴ Voir K. STOW, *Il ghetto di Roma nel Cinquecento*, op. cit., p. 57-67. Ariel Toaff insiste quant à lui davantage sur le caractère « ethnique » qui entoure les conflits entre les différents groupes composant la communauté juive romaine dans le premier quart du XVI^e siècle, voir A. TOAFF, « Ebrei spagnoli e marani nell'Italia ebraica del Cinquecento. Una presenza contestata », *La Rassegna Mensile di Israel*, LVIII-1-2, 47-59, p. 1992.

²⁵ S'appuyant sur une liste nominative d'une trentaine de familles, Ariel Toaff avance même l'idée selon laquelle le groupe des « outremontains » originaires de la péninsule Ibérique, d'Afrique du Nord ou d'Europe centrale aurait pu dépasser numériquement les autochtones, romains ou italiens (voir A. TOAFF, « Lotte e fazioni tra gli ebrei di Roma nel Cinquecento », *Studi romani*, XXVII, 1979, p. 25-32. S'il est difficile de tirer des conclusions solides à partir de l'étude de la *Descriptio Urbis* de 1527 dans la mesure où les noms de familles ou l'origine géographique des chefs de ménage sont rarement mentionnés, il est toutefois possible d'identifier un certain nombre de juifs « outremontains », allemands, sépharades ou levantins. Voir E. LEE (éd.), *Descriptio Urbis*, op. cit., p. 317-321. En 1571, les familles « outremontaines », originaires pour la plupart de la péninsule Ibérique et d'Afrique du Nord, représenteraient toutefois plus d'un quart de la population du ghetto, selon les estimations d'Ariel Toaff, voir « La compagnia della carità », in *Il ghetto di Roma nel Cinquecento*, op. cit., XVI-XVII.

lesquelles elles n'avaient certainement jamais cessé d'entretenir des relations, qu'elles fussent d'ordre économique, culturel ou familial. Il est également possible que l'extinction biologique ait frappé un certain nombre de lignées, ou que des noms de famille se soient transformés au fil du temps, par exemple en s'italianisant²⁶. Il n'en demeure pas moins qu'à la fin du XVI^e siècle, le processus de fusion est déjà bien engagé, si l'on en juge par l'appartenance conjointe de familles de diverses origines aux différentes synagogues ("Scuole") du ghetto²⁷ et la généralisation des unions « mixtes »²⁸. Ce processus est définitivement achevé au début du XVIII^e siècle (et peut-être même bien avant, au cours du siècle précédent) : le dépouillement systématique des contrats de mariage entre 1700 et 1750 montre que les individus dont le nom semble indiquer une désormais lointaine appartenance à un groupe ethnique originel n'expriment aucune préférence matrimoniale pour des conjoints de ce groupe. On ne trouve en effet nullement trace de mariages endogames, mais plutôt une totale mixité matrimoniale entre les porteurs de noms de famille d'origine sépharade et les autres²⁹.

Si certains noms typiquement romains sont assez diffus dans le ghetto, d'autres sont plus rares et concernent surtout des étrangers, en particulier des hommes, mais également quelques femmes³⁰, certaines d'entre elles étant veuves ou représentantes de familles en voie d'extinction³¹. Les noms de famille n'apparaissant qu'une seule fois sont particulièrement nombreux : 29,95% sur un total de 207 en 1733 et 27,50% sur un total de 160 en 1796. En 1733, près de 46% des noms sont portés par 2 à 5 chefs de famille en 1733 (41,25% en 1796) et certains sont représentés par 10 ménages ou plus (soit 10,14% du total en 1733, 16,25 en 1796). Parmi ces noms de famille très représentés dans le ghetto, Di Segni apparaît à 37

²⁶ Voir par exemple la constitution dotale de Meriam, fille de feu Salvatore Seed alias Marzocco (surnom représenté dans le ghetto avec trois familles recensées dans la *Descriptio Hebreorum*). Cfr. ASR, *Trenta notai capitolini*, Uff. 5, notaio Sinolfo Abbatoni, 364, c.680r, 21.III.1701.

²⁷ A. MILANO, *Il ghetto di Roma*, op. cit., p. 218-226. Comme le souligne Ariel Toaff, la question est, dès le départ, assez complexe et au centre des débats internes : les juifs «outremontains» (terme qui ne désignait pas uniquement les juifs provençaux ou allemands provenant de l'autre côté des Alpes, mais également ceux originaires de la péninsule Ibérique ou d'Afrique du Nord ; il désignait, en somme, les juifs «étrangers») pouvaient tout à fait s'inscrire dans les organismes communautaires (confréries, synagogues) comme italiens, et vice versa. Voir Ariel TOAFF, «Lotte e fazioni tra gli ebrei di Roma nel Cinquecento», *Studi romani*, 1979, XXVII, p. 25-32, p. 30-31.

²⁸ K.R. STOW, «Ethnic Amalgamation, Like it or not: Inheritance in Early Modern Jewish Rome», *Jewish History*, 16-1, 2002, p. 107-121.

²⁹ Nous nous appuyons ici sur des données quasiment exhaustives, soit un millier de contrats de mariage enregistrés à Rome entre 1680 et 1750. La base de données généalogique issue de ces recherches (à partir de maintenant *DB Gasperoni*, 2016), qui vise à recenser l'ensemble des familles du ghetto, nous permettra de vérifier, à l'avenir, certaines hypothèses concernant la période précédente.

³⁰ Soit les noms Abovaia, Costantini et Perez Bonsignori originaires d'Ancône, Franchetti de Mantoue, Monabbia de Bohème, et une femme définie comme *Olandese* «Hollandaise» dans la *Descriptio Hebreorum* ; et Alfandari, Cheulé, Del Vecchio (famille probablement originaire de Lugo ou de Senigallia), Fano, Gopso (sic), Mondolfo, Picciaccio, Ram, Tannuri dans le recensement de 1796.

³¹ Voir par exemple les ménages Graziani, di Massenzio, Polacchi.

reprises dans la *Descriptio Hebreorum*, représentant ainsi 4,15% de l'ensemble des ménages, et se maintient avec 27 chefs de familles en 1796, soit 3,33% des ménages (voir Tab. 1 et Tab. 2).

Occurrences	Noms de famille / % sur l'ensemble			
	1733		1796	
1	62	29,95	44	27,50
2	40	19,32	26	16,25
3	17	8,21	14	8,75
4	23	11,11	14	8,75
5	15	7,25	12	7,50
6	7	3,38	7	4,38
7	8	3,86	7	4,38
8	8	3,86	6	3,75
9	6	2,90	5	3,13
10	5	2,42	5	3,13
11 à 20	14	6,76	19	11,88
21 à 30	1	0,48	2	1,25
30 et plus	1	0,48	0	0
Total	207	100	160	100

Tab. 1: Répartition des patronymes par familles dans le ghetto de Rome (1733 et 1796)

En 1796, on ne dénombre plus que 810 familles et 3 617 personnes dans le ghetto (contre 892 et 4 059 en 1733). Si le nombre moyen de personnes par ménage est resté stable (4,47 contre 4,55), un certain nombre de familles et, par conséquent, de patronymes, ont disparu : on passe de 207 noms de famille en 1733 à seulement 160 en 1796. Il faudrait toutefois revoir à la baisse le nombre de noms dans le recensement de 1733, puisque, comme nous l'avons indiqué à plusieurs reprises et comme on peut le constater dans le tableau reporté en annexe, notre liste comporte très certainement des doublons ou des variantes orthographiques que nous n'avons pas toujours pu fusionner en l'absence de documents apportant la preuve d'une parenté entre les familles sur la seule base de leurs noms³². Si l'incertitude pèse sur un certain nombre de noms, il n'en demeure pas moins que la disparition de certaines familles et de certains patronymes est assez significative. Le ghetto romain semble en outre assez peu attractif, si l'on considère le nombre relativement faible de nouveaux noms faisant leur apparition en 1796 : on en dénombre 17, pour 25 familles représentant un total de 106 personnes, mais il est fort probable qu'au moins 4 d'entre elles, dont le nom est en réalité un patronyme probablement romain à l'origine³³, ne soient pas nouvelles mais simplement issues

³² Voir, par exemple, Ussiante et Vivaldi qui sont probablement des variantes de « Vivanti ».

³³ Nous n'entrons pas ici dans le détail de la fluctuation de l'orthographe des noms en fonction des documents et de leurs rédacteurs (dans certains cas, il n'a pas été possible d'identifier de manière formelle certains noms, ou d'établir une correspondance avec des variantes, même si leur parenté apparaît comme très probable voire certaine). Pour ne citer que quelques exemples, la famille Di Pellegrino recensée en 1796 est peut-être issue de la

d'un changement de nom ou d'une segmentation à l'intérieur d'une famille. Il faut également rappeler qu'à la différence de la société majoritaire où les lignées en voie d'extinction déploient de véritables stratégies à la fois patrimoniales et anthroponymiques en favorisant la transmission du nom par l'intermédiaire des femmes, les juifs ne paraissent pas montrer un attachement particulier à leurs noms de famille, ce qui engendre la disparition d'un nombre important d'entre eux³⁴.

1.3 Prénoms et surnoms

Les prénoms et les surnoms des juifs sont un autre indicateur des pratiques et des dynamiques familiales et démographiques. Seul le recensement de 1733 nous permet toutefois de dresser un inventaire complet des prénoms en usage dans le ghetto. On en dénombre 144 au total et on note une disparité notable entre le stock de prénoms masculins (63) et féminins (81)³⁵. Nombreux sont ceux qui apparaissent une seule fois (40, soit 27,77%, dont 25 féminins et 15 masculins), comme Abigail, Bersabea, Candida, Letizia pour les femmes et Bonanno, Febo, Guido, Ismael, Mario ou Simone pour les hommes, quand d'autres sont très répandus voire redondants : comme ailleurs en Europe, les juifs romains n'épuisent pas le stock pourtant très riche de prénoms que contiennent la Torah ou la littérature post-biblique³⁶. Chez les hommes, Sabato et Moïse sont les prénoms les plus portés (respectivement 71 et 70 fois), devant Angelo (62), Giuseppe (57), Salvatore (56) et Abraham (55), puis Samuel (44), Giacobbe (40), Isaac (39), Leone (34), ou David, qui apparaît 32 fois³⁷. Chez les femmes, Ester et sa variante Stella sont prépondérantes (117 occurrences), loin devant Allegrezza (70), Ricca et ses variantes (59), Sara (39), Paziienza (33), Buonaventura et ses variantes (30), Grazia (27), Perla (26) et Giuditta (23).

famille Di Vito présente dans la *Descriptio Hebreorum* de 1733, où le nom « Orier/Urier » correspond certainement à « Uzzielli » ; « Ussiante » et « Vivaldi » à « Vivanti », etc.).

³⁴ Nous avons récemment abordé cette question, voir M. GASPERONI, «I cognomi degli ebrei marchigiani», *«Marca/Marche» Rivista di storia regionale*, 3, 2014, p. 69-80. Sur l'absence ou la rareté des noms doubles dans les sociétés juives, voir aussi S. SCHAEFER, *I cognomi degli ebrei d'Italia, op. cit.*, p. 39-40.

³⁵ Sur les prénoms des juifs italiens, on se reportera à la synthèse proposée par A. MILANO, *Storia degli ebrei in Italia*, Turin, 1992, p. 576-579.

³⁶ J. SHATZMILLER, «Le monde juif», in M. BOURIN, J.-M. MARTIN et F. MENANT (éd.), *L'anthroponymie: document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux*, Rome, 1996, p. 92-94.

³⁷ Dans la *Descriptio Urbis* étudiée par Anna Esposito – où, rappelons-le, les noms de famille étaient encore peu fréquents –, l'ordre de fréquence des noms était en revanche le suivant, Moïse, Isaac et Abramo (à égalité), Salomone, Leone, Giuseppe, Sabato, Simone/Samuele et Angelo, David et Jacob (à égalité). En ce qui concerne les femmes, dont le nombre n'est pas très élevé dans le document (on n'en dénombre que 41) qui n'indique que les noms des chefs de famille, Anna Esposito note la faible présence de prénom biblique, au contraire des noms exprimant «l'idée d'une qualité ou d'une vertu féminine», comme l'avait déjà fait remarquer Umberto Cassuto, dont elle rapporte les mots. Cfr. A. ESPOSITO, «Una minoranza nella Descriptio Urbis», art. cit., p. 102-104.

Certains prénoms, que l'on rencontre surtout à Rome et parmi les juifs d'Italie centrale, bien qu'ils puissent provenir d'une autre aire géographique, comme Astrugo/Asdrubale³⁸ ou Tranquillo, restent assez rares, avec 5 et 4 occurrences. À l'instar des noms de famille, les prénoms peuvent aussi être des indicateurs des migrations ou d'échanges matrimoniaux entre les communautés. Si l'on prend le cas du prénom Tranquillo, il est assez intéressant de noter qu'il est totalement absent des ghettos marchésans, comme Ancône et Senigallia, jusqu'à ce que deux frères, des Romains, Benedetto et Isaac, fils de Tranquillo Volterra, s'implantent dans ces deux communautés, après y avoir épousé deux autochtones³⁹. Le prénom finit par se diffuser dans les deux ghettos de la région à travers la descendance de Benedetto et d'Isaac.

Il convient de noter que, à l'instar de ce qui était en usage dans le groupe majoritaire catholique, il était fréquent, sinon systématique, que les parents donnent à leurs enfants les prénoms de leurs propres parents, selon l'ordre de naissance, ce qui facilite d'ailleurs le travail du chercheur lorsqu'il reconstitue les familles : l'aîné recevait le prénom du grand-père paternel, le second celui du grand-père maternel, et il en allait de même pour les filles. De la même manière, on donnait à un enfant le prénom de son père si celui-ci était décédé avant l'accouchement, ou celui d'une précédente et défunte épouse à une fille née d'un second lit. Il est également intéressant de noter que les prénoms composés, somme toute assez rares et exclusivement masculins⁴⁰, suivent une logique similaire : on donnait au fils unique ou à l'aîné les prénoms des grands-pères paternel et maternel (ou vice-versa)⁴¹. Il convient toutefois de rappeler qu'en Italie, les hommes juifs avaient souvent une double identité onomastique se composant d'un prénom italien et d'un prénom hébraïque⁴².

Comme le rappelle justement Luciano Allegra, l'étude des prénoms, couplée à l'étude des pratiques matrimoniales et en particulier à celle de la mixité matrimoniale, permet de mettre en relief les stratégies d'intégration ou les interactions avec la société majoritaire, en particulier au moment de l'émancipation⁴³. Ce thème nécessiterait d'ailleurs davantage de travaux, notamment comparatifs : dans le cas des Marches septentrionales, il est intéressant de

³⁸ Le nom Astrugo serait ainsi particulièrement courant dans la France du Midi ou en Espagne, voir « Astruc », in *Jewish Encyclopedia*, p. 251.

³⁹ Sur les familles juives des Marches, voir M. GASPERONI, *De la parenté à l'époque moderne : systèmes, réseaux et pratiques. Juifs et chrétiens en Italie centrale*, Paris, 2013.

⁴⁰ Nous avons exclu les variantes de certains prénoms, comme Bella Stella, Bella Fiore, Bella Donna, qui apparaissent parfois en un mot, tantôt en deux.

⁴¹ Voir par exemple le cas de la famille n. 130, où naquit Sabato Rafaele, fils d'Aron de feu Sabato Bises et de Sara de Rafaele Bises, celui de la famille n. 345 avec Angelo Samuel Coen, fils d'Aron de Samuel Coen et de Donna d'Angelo Alatri, ou encore celui de la famille n. 709 avec Sabato Moïse Di Segni, fils de Jacob de Sabato di Segni et de Ricca de Moïse Toscano.

⁴² K. STOW, *Il ghetto di Roma nel Cinquecento*, op. cit., p. 131.

⁴³ L. ALLEGRA, «La famiglia ebraica torinese nell'Ottocento. Le spie di un'integrazione sociale», in M. VITALE (éd.), *Il matrimonio ebraico. Le ketubbot dell'Archivio Terracini*, Turin, 1997, p. 80-84.

noter qu'au moment où les juifs commencent à puiser ailleurs que dans le stock habituel de noms hébraïques, les chrétiens commencent à adopter des prénoms habituellement portés par des juifs, qu'ils n'avaient que très peu voire jamais portés jusqu'au début du XIX^e siècle, comme Davide, Samuele, Emmanuele, Ester, Sara, etc. Ce changement dans les comportements est immédiatement visible et significatif pour l'historien moderniste travaillant sur le début de la période contemporaine et qui s'accommode habituellement de cette situation très nette de différenciation anthroponymique, puisqu'elle lui permet d'identifier rapidement et facilement les juifs dans les sources⁴⁴.

À l'instar de la documentation notariée de la première moitié du XVIII^e siècle, la *Descriptio Hebreorum* de 1733 montre que les surnoms étaient plutôt rares parmi les juifs du ghetto, alors qu'ils continuaient à jouer un rôle complémentaire dans la définition et l'expression des identités familiales dans la société majoritaire d'une grande partie de l'Italie, finissant même, parfois, par supplanter le nom de famille⁴⁵. Nous ne trouvons en effet que quatre surnoms⁴⁶ alors que les sondages effectués dans les archives notariales du XVII^e siècle indiquent au contraire qu'ils étaient fréquents auparavant⁴⁷. Une enquête spécifique et approfondie nous permettrait de comprendre si cette disparition des surnoms fut un phénomène plus général et commun à la ville de Rome ou s'il était au contraire propre à la composante juive. Une autre possibilité serait les conditions d'élaboration de la source, dont le rédacteur aurait pu omettre de reporter les surnoms, ne les connaissant probablement pas, ceux-ci étant peut-être réservés à un usage interne au ghetto. Les surnoms n'ont toutefois pas complètement disparu à l'aube du XIX^e siècle : on en dénombre quatre dans le recensement de 1796. Trois concernent différents membres de la famille Veroli (probablement des cousins plus ou moins éloignés), appartenant à la Scuola Siciliana, seule synagogue où sont présents des surnoms (ce qui conforte l'idée selon laquelle les rédacteurs des documents dressèrent ces listes avec une attention inégale, car il est peu probable qu'aucune famille appartenant aux autres synagogues n'ait porté de surnoms). L'exemple de la famille Veroli laisse supposer que

⁴⁴ M. GASPERONI, *De la parenté à l'époque moderne : systèmes, réseaux et pratiques. Juifs et chrétiens en Italie centrale*, op. cit.

⁴⁵ Voir, notamment, B. PALUMBO, «Le même sang, le même nom, la même terre. Théories traditionnelles de l'identité sociale dans un village du Sannio», *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 104-2, 1992, p. 643-693.. Sur le phénomène des segmentations et les conséquences de la flexibilité onomastique, voir Gérard Delille, «Dal nome al cognome: la metamorfosi dei gruppi di discendenza. L'esempio dell'Italia meridionale», in *L'Italia dei cognomi*, op.cit., 365-78 et M. GASPERONI, *De la parenté à l'époque moderne : systèmes, réseaux et pratiques. Juifs et chrétiens en Italie centrale*, op. cit.

⁴⁶ Voir les familles n. 187 (Angelo di Segni alias Pompeo); n. 270 (Moisè del Monte alias Ricciotto); n. 482 (Abramo di Segni detto Mufil) et n. 749 (Consiglio di Consiglio detto Biscottino).

⁴⁷ Cela apparaît très clairement dans les registres d'un notaire du Cardinal-Vicaire de Rome (*Trenta notai capitolini*, Office 32, ex Office 4).

les surnoms avaient pour fonction de différencier différentes branches d'une famille nombreuse, ce qui n'aurait rien d'exceptionnel en Italie.

L'onomastique apparaît comme un outil particulièrement intéressant pour étudier l'histoire de la population du ghetto. L'apparent repli de la communauté juive romaine sur elle-même que nous percevons à travers l'étude de sa population nous conduit à nous intéresser de près aux dynamiques internes au ghetto, où nous percevons des phénomènes contradictoires en fonction du statut social et des ressources économiques des familles. De nombreux éléments nouveaux émergent de l'étude de leurs populations à travers les recensements.

2. Petits mais compacts vs nombreux mais fragiles ? Sur les mobilités à l'intérieur et en dehors du ghetto

2.1 Pour une histoire économique et sociale des ghettos

Qualifiant le ghetto d' « enclave pénalisée par de drastiques interdictions qui en modelaient l'identité »⁴⁸, Luciano Allegra a insisté, dans le sillage de Kenneth Stow, sur la nécessité d'étudier plus en profondeur sa structure sociale et son espace relationnel, les professions et les activités économiques de ses habitants, ainsi que les structures familiales et les échanges matrimoniaux, qui nous échappent encore très largement⁴⁹. Une telle perspective, qui lierait étroitement démographie historique et histoire économique et sociale permettrait de saisir les mécanismes de reproduction et de mobilité à l'œuvre à l'intérieur des communautés juives et d'envisager une approche comparative, non seulement en étudiant et en confrontant l'histoire des différents ghettos juifs de la péninsule italienne, mais aussi en examinant attentivement leur intégration et le « degré d'osmose », pour reprendre l'expression de l'historien italien, qu'ils ont pu atteindre dans leurs contextes respectifs. Ainsi, Kenneth Stow et Luciano Allegra nous invitent à étudier les interactions économiques et socio-culturelles, aussi bien internes qu'externes, et à ne pas considérer les juifs comme une composante homogène et autarcique ou absolument détachée du contexte local, régional ou plus vaste dans lesquels elle s'inscrit.

Si la documentation à caractère démographique produite par l'Église est très riche en ce qui concerne la ville de Rome, il convient de souligner qu'une partie de sa population, qui n'est pas la moins importante tant du point de vue numérique que symbolique en ce qu'elle représente la principale minorité religieuse, qui plus est soumise à de rigoureuses interdictions

⁴⁸ K. STOW, *Theater of acculturation*, op. cit. ; L. ALLEGRA, «Mestieri e famiglie del ghetto», in L. ALLEGRA (éd.), *Una lunga presenza. Studi sulla popolazione ebraica italiana*, Turin, 2009, p. 167.

⁴⁹ Voir également L. ALLEGRA, *Identità in bilico. Il ghetto ebraico di Turin nel Settecento*, Turin, 1996.

et enfermée dans un ghetto, en est totalement absente. Cette « absence éclatante » des juifs dans les sources, pour reprendre les mots d'Eugenio Sonnino, représenterait une sorte de déni, une manière de masquer ou d'exclure, cette fois-ci par le silence assourdissant de l'écrit, la présence jugée embarrassante de cette minorité dans la cité⁵⁰. Le silence des sources est en réalité tout relatif : le phénomène de la ghettoïsation doit être analysé en convoquant la variété des sources qui nous sont parvenues. Cette démarche méthodologique est essentielle, puisqu'elle permet de dénicher des documents là où on ne les attendait auparavant pas. Ceci explique par exemple le fait qu'on ait pu interpréter cette absence apparente des sources comme un silence volontaire et, pourrait-on ajouter, contradictoire des autorités, à un moment où elles renforçaient au contraire leur contrôle politique, social et économique sur les juifs, notamment par le dénombrement de la population⁵¹.

Partons du « recensement » de 1733 : parmi les 892 familles et les 4 059 individus qu'il contient, on dénombre, au total, un peu plus de 220 noms de famille, dont certains se distinguent par leur poids numérique, tant du point de vue du nombre de chefs de famille que du nombre total des individus⁵². Si la parenté entre certaines familles homonymes ne fait aucun doute, en particulier en ce qui concerne celles composées de petits noyaux, il est en revanche plus difficile de prouver une parenté entre différentes familles, même lointaine, en se basant uniquement sur le patronyme qu'elles ont en commun.

La famille Di Segni, par exemple, est la plus représentée, aussi bien en 1733 qu'en 1796, avec respectivement 37 et 27 chefs de famille et 184 et 112 individus, soit 4,53% et 3,10% de la population totale du ghetto. Elle devance la famille Di Capua en 1733 (23 chefs de familles et 130 personnes) et les Di Cave en 1796 (13 familles seulement, mais composées de 107 individus au total). Certaines familles ont vu leurs effectifs fondre quand d'autres les ont sensiblement accrus ou doublés : les Coen, qui figurent en 6^e position en 1733 avec 19 familles et 75 personnes, ne pointent qu'à la 18^e place en 1796, quand les Dell'Astrologo, qui se situe au 34^e rang dans la *Descriptio Hebreorum* avec 8 familles et 35 individus, se hissent au 11^e rang soixante ans plus tard, forts de 65 membres répartis en 16 familles. Si le nom de famille Coen (ou Sacerdote) est diffus dans le ghetto, il est intéressant de noter que le

⁵⁰ E. SONNINO, «Le anime dei romani: fonti religiose e demografia storica», in L. FIORANI et A. PROSPERI (éd.), *Storia d'Italia. Annali. 16. Roma, la città del papa. Vita civile e religiosa dal giubileo di Bonifacio VIII al giubileo di papa Wojtyla*, Turin, 2000, p. 340-342 ; C. SCHIAVONI et E. SONNINO, «Nuovi dati sugli ebrei romani alla luce dello stato civile francese», *Bollettino di demografia storica*, 11, 1990, p. 77-97.

⁵¹ A. GROPPI, «Numerare e descrivere gli ebrei del ghetto di Roma», in A. GROPPI (éd.), *op.cit.*, p. 37-67.

⁵² Nous renvoyons au Tab. 2 en annexe pour les statistiques et le détail des noms de famille.

patronyme Levi est inexistant ou presque dans la *Descriptio Hebreorum*⁵³, ce qui ne manqua pas de surprendre un voyageur juif allemand, Abraham Levi, qui visita le ghetto romain quasiment à la même époque, en 1724⁵⁴. À la fin du siècle, quatre familles portant le patronyme Levi, sans doute installées à Rome après 1733, sont recensées : la première est affiliée à la *Scuola Siciliana* quand les deux autres sont rattachées à la *Scuola del Tempio*.

Nous montrerons à présent que la reconstitution de la population et des trajectoires familiales dans leur dimension diachronique et réticulaire à partir des recensements de population et des archives notariales est susceptible de fournir des éléments de compréhension des dynamiques sociales et démographiques à l'œuvre dans le ghetto.

2.2 Une petite élite compacte et enracinée dans le ghetto

Si le poids de certains groupes familiaux est, nous venons de le voir, significatif, il serait hardi d'établir une correspondance intuitive entre leur nombre et leur influence, qu'elle soit politique, économique, culturelle ou sociale. Si l'on prend justement le cas de la famille la plus nombreuse, les Di Segni, il convient de noter les flagrantes disparités existantes entre les différents ménages portant ce nom de famille. L'éventail socio-professionnel de leurs membres est très vaste : il s'étend du modeste fripier jusqu'au représentant d'une des familles les plus aisées et influentes du ghetto, comme le rabbin Sabato di David Di Segni. Ce dernier reçut de la famille de son épouse Fiore Di Segni, probablement une parente proche (au premier ou deuxième degré), la coquette dot – en tout cas à Rome – de 1 000 écus romains⁵⁵. Rabbi Sabato Di Segni était en outre apparenté avec les familles juives romaines les plus prestigieuses, comme les Ambron, les Chimichi/Del Monte ou encore les Ascarelli. Si la position de rabbin dénote un certain statut et prestige social au sein de la communauté, il est intéressant de noter qu'elle n'est pas toujours synonyme de richesse économique. En effet, certains rabbins appartenant aux familles considérées comme riches et puissantes éprouvent parfois des difficultés à doter leurs progénitures selon leur statut social⁵⁶. Si les ministres du

⁵³ Seules deux personnes portent le nom de famille Levi : un étranger, originaire de Livourne (famille n. 342) et une veuve habitant seule (famille n. 574). En réalité, deux familles Levi étaient présentes dans le ghetto romain au XVII^e siècle (*DB Gasperoni*, 2016).

⁵⁴ Se référant à la plus riche des synagogues romaines, c'est-à-dire la synagogue Catalane, Abraham Levi évoque sa participation « active à la célébration du culte pendant toute la période de [son] séjour, notamment parce qu'il n'y avait pas, à Rome, de personne appartenant à la tribu des Lévites », cit. in A. BERLINER, *Storia degli ebrei di Roma*, Milan, 2000, p. 240. Il serait intéressant de comprendre cette absence du nom Lévi à Rome alors que certaines personnes occupent des fonctions sacerdotales ou lévites.

⁵⁵ ASR, *Trenta notai capitolini*, Uff. 5, notaio Sinolfo Abbatoni, 395, c. 6, 04.V.1710.

⁵⁶ Voir notamment le cas du rabbin et docteur en médecine Isach Sonnino, qui se trouve dans l'impossibilité de constituer la dot de sa fille Grazia en 1712, et se trouve contraint d'aliéner une partie des biens dotaux de son épouse, voir M. GASPERONI, «La misura della dote. Alcuni riflessioni sulla storia della famiglia ebraica nello Stato della Chiesa in età moderna», art. cit., p. 200.

culte ne sont pas mentionnés dans la *Descriptio Hebreorum*, on en compte 16 dans le recensement de 1796, très inégalement répartis entre les différentes synagogues du ghetto : on en dénombre un seul pour les 604 individus affiliés à la *Scuola Siciliana*, 3 pour les 604 membres de la *Scuola Castigliana*, 6 pour les 484 de la *Scuola Catalana*, 2 pour les 1 088 de la *Scuola del Tempio* et 4 pour les 837 de la *Scuola Nuova*. Une étude consacrée aux rabbins serait à cet égard nécessaire, l'avis des chercheurs sur leur influence effective à l'intérieur des ghettos restant partagé⁵⁷. Une étude de type prosopographique étendue aux différents représentants de la communauté (notamment les syndics), dont il est possible d'établir la liste à partir des archives notariales ou des registres de délibérations et procès-verbaux des assemblées communautaires, permettrait de dresser un tableau plus précis de l'organisation et du fonctionnement du gouvernement politique et religieux du ghetto.

Il est particulièrement intéressant de noter que certaines des plus influentes familles ne sont souvent pas les plus nombreuses. Ainsi, les Ascarelli sont représentés par seulement 4 chefs de famille et 26 individus au total en 1733 et 3 et 32 en 1796, tout comme les Corcos (4 et 27 puis 4 et 18), tandis que les Baraffael (2 et 12 puis 2 et 11)⁵⁸, les Da Modena (une seule famille composée de cinq personnes aussi bien en 1733 qu'en 1796) ou les Volterra (5 et 23 puis 4 et 16). Ces familles représentent des groupes assez restreints et surtout particulièrement compacts, peut-être attentifs au contrôle des naissances et au maintien du capital et de l'unité résidentielle en multipliant les mariages endogames à l'intérieur de la famille ou de la proche parentèle⁵⁹. Ainsi, si ces influents groupes familiaux ne figurent pas parmi les plus importants du point de vue numérique, il convient de noter qu'ils se composent très souvent de « familles élargies » ou de « ménages multiples » selon la typologie proposée par Peter Laslett⁶⁰, et favorisent le maintien de pratiques de coresidence tout au long du siècle. Ils tendent donc à former des groupes solidaires regroupés dans les mêmes maisons, renforçant ainsi la visibilité immédiate du petit noyau formant l'élite juive romaine. Pour ne prendre qu'un exemple, la grande maison où habite la famille Ascarelli – dont nous avons mis au jour un relevé de

⁵⁷ K. STOW, «Prefazione», in A. GROPPi (éd.), *op.cit.*, p. 34-35.

⁵⁸ Il s'agit en réalité d'une seule et même famille, dont un des membres, à la tête du second ménage et cohabitant avec sa sœur, elle-même veuve (cf. *Descriptio Hebreorum*, famiglia n. 517), devait probablement vivre à l'écart du groupe, étant défini comme «muet et fou» (*muto e pazzo*).

⁵⁹ M. GASPERONI, «Note sulla popolazione del ghetto di Roma in età moderna. Lineamenti e prospettive di ricerca», *op. cit.*, p. 97-99. Il faut noter que la dimension moyenne des familles juives est restée assez stable en Italie (autour de 4/5 personnes par ménage), ce qui conduit Kenneth Stow à insister sur l'élément de stabilité qu'incarne la famille juive, voir K.R. STOW, «The Jewish Family in the Rhineland in the High Middle Ages: Form and Function», *American Historical Review*, 92/5, 1987, p. 1085-1110.

⁶⁰ P. LASLETT, «La famille et le ménage: approches historiques», *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, 4-5, 1972, p. 847-872.

façade très précis conservé dans les archives notariales de Rome⁶¹ – composée de trois ménages différents (23 personnes au total) en 1733, abrite également quatre autres familles (24 individus). Il est intéressant de noter que la famille Ascarelli entretient des liens de parenté particulièrement étroits avec trois des autres familles résidant dans son habitation (les Sonnino, les Tedesco et les Velletri)⁶². En 1796, la famille Ascarelli est inscrite dans la *Scuola Catalana* et se compose de trois noyaux, dont l'un se distingue par son poids numérique et sa compacité. Les deux premiers ménages ont à leur tête des veuves, Allegrezza, veuve de Joach'Abram Ascarelli, habitant avec son fils, et Fiore, veuve de David Isaac Ascarelli vivant seule. Le troisième noyau familial est composé de 29 individus regroupés autour de la personne du rabbin Tranquillo Ascarelli, dont la famille cohabite avec celles de six de ses cousins. Le cas des Ascarelli est particulièrement significatif de la tendance très nette à la communautarisation des familles les plus influentes, qui combinent endogamie intrafamiliale et corésidence, en déployant des stratégies matrimoniales à l'intérieur du noyau agnatique ou de la très proche parentèle afin de maintenir le patrimoine immobilier le plus intact possible. L'unité résidentielle se double de l'affiliation à une même synagogue.

On pourrait tout à fait opposer à cette situation de stabilité résidentielle et d'attentive reproduction sociale de la part d'un petit groupe de familles aisées – c'est-à-dire les banquiers jusqu'à la fermeture définitive des banques juives en 1682⁶³ ou les quelques individus particulièrement actifs dans le commerce interrégional et international – qui n'hésitent toutefois pas à nouer des alliances matrimoniales avec des familles de rang inférieur, une constante mobilité résidentielle à l'intérieur du ghetto pour un nombre assez important de familles. Pour comprendre ce phénomène, il convient de s'intéresser au rôle joué par les femmes et par la parenté par les femmes, ainsi qu'aux modes de transmission des biens dans les familles, et notamment ceux qui circulent à travers la dot, que Luciano Allegra considère comme un des principaux rouages de la dévolution patrimoniale chez les juifs à l'époque des ghettos⁶⁴.

⁶¹ M. GASPERONI, «Note sulla popolazione del ghetto di Roma in età moderna. Lineamenti e prospettive di ricerca», art.cit., fig. 9.

⁶² Voir les familles 30 à 36 dans la *Descriptio Hebreorum*. On note le même phénomène pour d'autres familles, comme les Volterra, dont les membres, répartis en trois ménages, sont regroupés dans la même habitation (familles n. 404-406).

⁶³ A. MILANO, *Storia degli ebrei in Italia*, op. cit., p. 291 ; L. POLIAKOV, *Les Banquiers Juifs et le Saint-Siège du XIIIe au XVIIe siècle*, Paris, 1965, p. 283-290.

⁶⁴ L. ALLEGRA, *Identità in bilico. Il ghetto ebraico di Turin nel Settecento*, op. cit., p. 177. Il faudrait à cet égard continuer et étendre l'enquête initiée par Luciano Allegra sur les dots, en tenant compte du sex-ratio et des phénomènes de conversions à l'intérieur des familles.

2.3 Mobilité et transmission

La distribution des familles dans les maisons doit en effet être appréhendée et analysée en fonction de la transmission du *jus gazagà*, c'est-à-dire le droit de locatairie perpétuel dont bénéficiaient les juifs, frappés par l'interdiction de posséder des biens immobiliers dans le ghetto. Ce droit, qui leur assurait un toit « modeste mais inamovible »⁶⁵, était fréquemment utilisé comme moyen de paiement pour les dots des femmes, ce qui engendrait et déterminait la circulation d'une partie non négligeable des patrimoines et, par conséquent, des personnes et des familles. Ce droit particulier qu'est le *jus gazagà* est un des chantiers auquel les historiens devront s'employer pour étudier la complexité des modes de transmission des biens dans les familles. L'analyse d'un échantillon étendu de familles sur la longue durée et la modélisation des circulations des individus en fonction des logiques de dévolution de ce qui s'est progressivement apparenté à un droit réel et à une forme dissociée de propriété immobilière pourrait en effet révéler des aspects fondamentaux de la vie des ghettos. Il ne s'agit pas uniquement d'étudier la transmission et la redistribution des biens et des richesses – le nombre considérable de transactions ayant trait au *jus gazagà* (à Rome peut-être plus qu'ailleurs) est un signe manifeste du dynamisme du marché immobilier dans le ghetto – mais aussi les relations et les conflits que ce droit particulier généra avec les autorités politiques de la ville et/ou les propriétaires chrétiens des maisons d'un côté, et entre les titulaires des *cazachod* (pl. de *gazagà*) et les sous-locataires juifs de l'autre⁶⁶.

L'omniprésence du *jus gazagà* dans les archives normatives et notariales romaines pose en effet la question plus générale du contexte politique, juridique et économique du ghetto et nécessiterait une étude approfondie sur les mécanismes internes de fonctionnement des communautés, en croisant systématiquement l'analyse des activités et des ressources économiques dont disposaient les juifs, du marché immobilier, de l'évolution du tissu locatif et architectural des ghettos⁶⁷ et des dynamiques familiales et démographiques. Ainsi, l'étude des recensements de population et des alliances matrimoniales nous permet de mesurer les échanges et les mobilités à différentes échelles et de poser la question de savoir si la réclusion dans un espace circonscrit et contraint comme celui du ghetto a pu par exemple engendrer un

⁶⁵ A. MILANO, *Storia degli ebrei in Italia*, op. cit., p. 530. Voir aussi Michaël GASPERONI, « Une sorte de domaine naturel créé par la nature des choses ». *L'émergence et la formalisation du jus gazagà dans les ghettos d'Italie à l'époque moderne*, Mémoire inédit présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Rome, École française de Rome, juin 2015.

⁶⁶ Voir à cet égard le travail fondamental de L. ANDREONI, « *Una nazione in commercio* » : *gli ebrei di Ancona (secc. XVII-XVIII)*, 2013 ; M. GASPERONI, « Une sorte de domaine naturel créé par la nature des choses ». *L'émergence et la formalisation du jus gazagà dans les ghettos d'Italie à l'époque moderne*, op. cit.

⁶⁷ M. FERRARA, *Dentro e fuori dal ghetto. I luoghi della presenza ebraica a Roma tra XVI e XIX secolo*, Milan, 2015.

repli des communautés sur elles-mêmes ou si, au contraire, elle a provoqué des logiques d'échanges et de circulation particulières. Encore une fois, le cas de Rome apparaît comme extraordinaire par rapport aux autres ghettos de la péninsule italienne : 97,7% des pactes dotaux enregistrés par les notaires romains entre 1700 et 1730 indiquent que les époux du ghetto sont tous les deux romains (contre 60,5% de couples autochtones dans le ghetto de Pesaro, 69,2% dans celui de Senigallia et 59,3% dans celui d'Urbino), ce qui représente un taux d'endogamie tout à fait exceptionnel⁶⁸.

On pourrait avancer plusieurs hypothèses pour comprendre un tel déséquilibre. La première serait simplement démographique : la population juive romaine étant assez nombreuse par rapport aux autres ghettos, il devait être relativement facile de trouver un conjoint sur place. On pourrait ensuite partir du constat que les dots juives romaines sont en moyenne plus basses que celles échangées dans les autres ghettos : par conséquent, les familles juives de la Ville éternelle auraient pu éprouver de plus grandes difficultés pour s'insérer dans un marché matrimonial moins accessible par rapport à celui dans lequel elles évoluent au niveau local. La troisième hypothèse, liée à la précédente, concerne le profil socio-économique des familles du ghetto romain, et en particulier l'absence d'un groupe de marchands influents capable d'activer des réseaux relationnels qui puissent se superposer avec des relations d'affaires et/ou des liens familiaux à moyen ou plus grand rayon d'action. Enfin, une quatrième hypothèse concerne l'organisation et les règles internes de la communauté romaine. Une de ces règles, datant probablement de la fin du XVII^e siècle, « interdit aux Juifs de Rome d'aliéner et d'extraire de Rome de l'argent ou des biens destinés à être constitués en dot pour leurs filles se mariant avec des juifs en dehors de Rome » avant d'avoir payé toutes leurs dettes et les taxes dues à l'Université des juifs de la ville. Cette dernière se montre ainsi particulièrement attentive à maintenir sur place les capitaux à un moment où la communauté doit affronter une crise économique et financière sans précédent, qui engendre sa mise sous tutelle de la part de la Chambre apostolique⁶⁹. Il est ainsi très probable que cette règle interne et le contexte socio-économique du ghetto romain mit un frein aux flux migratoires et aux échanges avec les autres communautés, dont les membres n'avaient pas grand intérêt à « prendre » des femmes à Rome (qui plus est pour des dots inférieures à celles auxquelles ils pouvaient aspirer ailleurs ou dans leur propre communauté), et donc à en « rendre » en retour.

⁶⁸ M. GASPERONI, «La misura della dote. Alcuni riflessioni sulla storia della famiglia ebraica nello Stato della Chiesa in età moderna», art. cit., p. 55.

⁶⁹ M. GASPERONI, «Note sulla popolazione del ghetto di Roma in età moderna. Lineamenti e prospettive di ricerca», art. cit., p. 93. Il faudrait pouvoir identifier le moment de la mise en place de cette norme, en conduisant une enquête sur la seconde moitié du XVII^e siècle.

Cette situation était à même de générer une « impossible réciprocité » qui isolait nettement la communauté romaine, dont le réseau géographique des alliances matrimoniales était particulièrement restreint, au contraire de celui que leurs coreligionnaires des autres ghettos étaient capables de déployer. Le repli de la communauté romaine sur elle-même s'observe parfaitement dans les recensements pris en considération : les « étrangers » (*forestieri*) présents dans le ghetto sont très peu nombreux, tant en 1733 qu'en 1796⁷⁰, alors que Rome est une ville de constante immigration, en particulier d'hommes.

Conclusion

Longtemps restée dans l'ombre de l'histoire politique et culturelle, l'histoire économique et sociale du ghetto romain nous délivre peu à peu ses secrets, notamment grâce à l'étude de sa population. Dans la seconde partie de l'époque moderne, le ghetto juif de Rome se distingue très nettement des autres ghettos de la péninsule. Il se caractérise d'abord par son autarcie et une certaine inertie : les flux migratoires sont inexistantes ou presque, son dynamisme économique semble bien en deçà de celui des autres ghettos importants comme Ancône, Venise, Ferrare ou encore Mantoue, avec lesquels sa population ne parvient pas ou presque pas à nouer des relations matrimoniales. Son élite est peu nombreuse et compacte, mais jamais inaccessible et complètement isolée ou coupée du reste de la population, qui semble être une des plus indigentes parmi les juifs d'Italie. D'un autre côté, la communauté romaine est une des plus anciennes et une des plus importantes symboliquement et numériquement. Son niveau d'intégration au contexte local est particulièrement élevé et son dynamisme interne remarquable sous bien des aspects, en particulier en ce qui concerne les comportements concrets de la survie dans le contexte de ghettoïsation ou encore le marché immobilier, dont l'histoire reste encore très largement à écrire.

⁷⁰ Dans le recensement de 1796, des étrangers, au nombre de cinq, n'apparaissent que dans la section de la *Scuola Catalana* et sont regroupés au sein d'un unique ménage : il s'agit de la famille Del Vecchio, probablement originaire de Lugo.

Tab. 2 : Les noms de famille des juifs de Rome, 1733-1796

Nota bene : Nous avons reporté les noms de famille en respectant l'orthographe des documents originaux, système adopté pour la transcription du recensement de 1733⁷¹, en les reliant, lorsque cela était possible, aux différentes variantes rencontrées dans les sources notariales. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, le nom « Frosinone » apparaît dans la *Descriptio Hebreorum* sous la forme « Presolorio » ou « Presolana »⁷², les noms « Toaff » sous la forme « Joap »⁷³ ou « Asda » sous la forme de « Esdrà »⁷⁴, etc. Ce long et fastidieux travail d'identification a été nécessaire pour reconstituer les familles et élaborer la base de données généalogique contenant l'intégralité de la population juive romaine.

Nom de famille	Rome 1733				Rome 1796			
	Nb. de familles	Total (%)	Nb. d'individus	Total (%)	Nb. de familles	Total (%)	Nb. d'individus	Total (%)
Abina, Abino, Albina, Albino, Bina	7	0,78	36	0,89	6	0,74	23	
Abovaia ⁷⁵	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Abudram, Abudraam	3	0,34	13	0,32	2	0,25	5	0,14
Achim	2	0,22	5	0,12	-	-	-	-
Alatri, D'Alatri	3	0,34	15	0,37	5	0,62	29	0,80
Alfandari	-	-	-	-	1	0,12	3	0,08
Alimentana, Alimentani, Lamentana, Lamentano	14	1,57	50	1,23	7	0,86	25	0,69
Amati, Amato	5	0,56	28	0,69	4	0,49	42	1,16
Ambron (voir aussi Lampronto)	5	0,56	24	0,59	2	0,25	13	0,36
Anan, Anau	8	0,90	33	0,81	6	0,74	20	0,55
Anversa, Aversa, D'Anversa, D'Aversa	3	0,34	11	0,27	-	-	-	-
Aretona, Aretone, Aritone, Citone, Citoni	3	0,34	22	0,54	8	0,99	33	0,91
Asda, Esdrà, Esdrea	3	0,34	20	0,49	3	0,37	11	0,30
Asdriglia	1	0,11	4	0,10	-	-	-	-
Audon	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Barafael	2	0,22	12	0,30	2	0,25	11	0,30
Barocci	2	0,22	9	0,22	5	0,62	16	0,44
Bartecci (Barocci?) ⁷⁶	0	-	1	0,02	-	-	-	-

⁷¹ A. GROPPi (éd.), *Gli abitanti del ghetto di Roma. La Descriptio Hebreorum del 1733, op. cit.*, p. 190. La déformation des noms propres, qui est une constante dans les sources de l'époque moderne, touche d'autant plus les populations juives.

⁷² Voir les familles n. 370 et 603.

⁷³ Voir la famille n. 669.

⁷⁴ Voir la famille n. 460 et ASR, *Trenta notai capitolini*, Uff. 5, notaio Sinolfo Abbatoni, 383, c.131, 03.VIII.1706.

⁷⁵ Il s'agit d'un homme originaire d'Ancône.

Benigno	1	0,11	3	0,07	1	0,12	16	0,44
Bises, Bisesse, Bisses, Prises	6	0,67	32	0,79	4	0,49	14	0,39
Bologna	1	0,11	2	0,05	1	0,12	3	0,08
Bonaventura	4	0,45	20	0,49	3	0,37	5	0,14
Bondi	9	1,01	41	1,01	12	1,48	56	1,55
Cagli, Caglia	3	0,34	11	0,27	1	0,12	6	0,17
Caivani, Caivano	7	0,78	27	0,67	5	0,62	18	0,50
Cajatte, Cajatti	2	0,22	14	0,34	1	0,12	8	0,22
Calef	2	0,22	12	0,30	2	0,25	6	0,17
Cales (Calef?)	0	0	0	0	-	-	-	-
Calò	4	0,45	14	0,34	1	0,12	16	0,44
Cameo	4	0,45	12	0,30	4	0,49	14	0,39
Camerino	1	0,11	1	0,02	-	-	-	-
Campagnano	5	0,56	20	0,49	3	0,37	22	0,61
Cane, di Cane, Cave, De/di Cave	17	1,91	79	1,95	13	1,60	107	2,96
Capua, Di Capoa, Di Capua	23	2,58	130	3,20	20	2,47	99	2,74
Cariccioli, Caricciolo	2	0,22	10	0,25	-	-	-	-
Carpi	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Cartaro	1	0,11	4	0,10	-	-	-	-
Castello	-	-	-	-	1	0,12	4	0,11
Castelnovo	7	0,78	47	1,16	5	0,62	23	0,64
Casuglia, Caviglia	2	0,22	6	0,15	1	0,12	5	0,14
Cerosi	1	0,11	3	0,07	-	-	-	-
Cheulé	-	-	-	-	1	0,12	4	0,11
Chimichi (voir aussi del Monte)	1	0,11	5	0,12	2	0,25	3	0,08
Ciannacchi, Cionnacche, Scionnach, Sunnacca, Sunnach	6	0,67	28	0,69	3	0,37	24	0,66
Ciopetta	1	0,11	9	0,22	1	0,12	5	0,14
Ciprani, Ciprano	3	0,34	19	0,47	1	0,12	2	0,06
Coel	1	0,11	7	0,17	-	-	-	-
Coen, Sacerdote ⁷⁷	19	2,13	75	1,85	16	1,98	55	1,52
Colavecchia, Colvecchio	2	0,22	11	0,27	2	0,25	3	0,08
Consaga, Gonzaga	3	0,34	11	0,27	2	0,25	10	0,28
Consarella, Consarelli, Conzarelli, Corosarelli	4	0,45	15	0,37	3	0,37	10	0,28

⁷⁶ Le nom est écrit de cette manière dans la source. Il s'agit probablement de Miriam Di Capua, veuve d'Isaac Barocci.

⁷⁷ Si ce nom apparaît majoritairement sous la forme *Coen* dans la *Descriptio Hebreorum* (respectivement 18 et une seule occurrence pour *Sacerdote*), il est quasiment absent dans les archives notariales, où la variante *Sacerdote* domine très nettement.

Consi, De Consi	1	0,11	5	0,12	-	-	-	-
Corcos	4	0,45	27	0,67	4	0,49	18	0,50
Costantini ⁷⁸	1	0,11	7	0,17	-	-	-	-
Cremaesina, Cremaesino	7	0,78	23	0,57	3	0,37	13	0,36
Croccoli, Crocolò ⁷⁹	2	0,22	7	0,17	-	-	-	-
Cusci	1	0,11	4	0,10	-	-	-	-
Da/de/di Castro	15	1,68	50	1,23	10	1,23	48	1,33
Da/de/di Tivoli	15	1,68	78	1,92	10	1,23	54	1,49
Da/di Nepi	9	1,01	37	0,91	7	0,86	36	1,00
Da/di Segni	37	4,15	184	4,53	27	3,33	112	3,10
Da/di Veroli, Veroli	12	1,35	65	1,60	12	1,48	76	2,10
D'Ancona	1	0,11	8	0,20	1	0,12	3	0,08
D'Anticoli	4	0,45	19	0,47	8	0,99	20	0,55
D'Isaia	-	-	-	-	1	0,12	13	0,36
De Caputo	1	0,11	4	0,10	-	-	-	-
De Presto, Del Presto, Del Resto	4	0,45	17	0,42	1	0,12	4	0,11
De Rossi	2	0,22	8	0,20	4	0,49	19	0,53
De Ses, Ses, Sesse	4	0,45	25	0,62	6	0,74	19	0,53
De/di Benedetti, De/di Benedetto	4	0,45	24	0,59	4	0,49	14	0,39
De/di Core, Di Cori, Di Cuore	17	1,91	72	1,77	14	1,73	50	1,38
De/di Lattes, Lattes, di Cattel	4	0,45	17	0,42	1	0,12	1	0,03
De/di Pinto, Dipinta, Dipinto, Depinto	6	0,67	17	0,42	-	-	-	-
De/di Servi	4	0,45	12	0,30	2	0,25	12	0,33
De/di Sora, Sora	5	0,56	16	0,39	1	0,12	2	0,06
Del/ di Borgo	10	1,12	34	0,84	2	0,25	4	0,11
Del Monte (voir aussi Chimichi)	15	1,68	70	1,72	24	2,96	85	2,35
Del Vecchio	-	-	-	-	1	0,12	4	0,11
Della Pergola	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Della Riccia	12	1,35	58	1,43	6	0,74	31	0,86
Della Rocca, Roches, Roches, Rochez	9	1,01	38	0,94	7	0,86	35	0,97
Della Seta	10	1,12	46	1,13	11	1,36	40	1,11

⁷⁸ Sur cette famille, voir V. Bonazzoli, *Adriatico e Mediterraneo orientale. op.cit.* ; ead., «L'économie del ghetto», in *Studi sulla comunità ebraica di Pesaro*, in Riccardo Paolo Ugucioni (éd.), *Quaderno della fondazione Scavolini*, 12, Pesaro, 2003; Gasperoni, *De la parenté à l'époque moderne : systèmes, réseaux et pratiques. Juifs et chrétiens en Italie centrale.*

⁷⁹ Dans les archives notariales, on trouve également les variantes « del Crocano » ou « Crocco », cfr. ASR, *Trenta notai capitolini*, Uff.24, notaio Luca Antonio Lamperini, 404, c.288r e c.290r, 5.VI.1715.

Della Torre	3	0,34	19	0,47	5	0,62	16	0,44
Dell' Anguillara	2	0,22	27	0,67	2	0,25	8	0,22
Dell' Astrologo, Dello Strologo, Lo Strologo, Astrologo	8	0,90	35	0,86	16	1,98	65	1,80
Di Consiglio	3	0,34	13	0,32	5	0,62	20	0,55
Di Crescenzo	-	-	-	-	1	0,12	4	0,11
Di Genazzano, Genazzano	3	0,34	12	0,30	1	0,12	7	0,19
Di Laudadio, Laudadio	7	0,78	38	0,94	8	0,99	32	0,88
Di Les (Ses?)	1	0,11	3	0,07	-	-	-	-
Di Massenzio	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Di Modana	1	0,11	5	0,12	1	0,12	5	0,14
Di Nettuno/Nottuna	0	-	3	0,07	-	-	-	-
Di Nola	5	0,56	21	0,52	9	1,11	31	0,86
Di Pellegrino (peut-être Di Vito en 1733)	-	-	-	-	1	0,12	4	0,11
Di Porto	9	1,01	40	0,99	14	1,73	63	1,74
Di Regni	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Di Rimini, Rimini	1	0,11	2	0,05	1	0,12	1	0,03
Di Sabato	-	-	-	-	1	0,12	17	0,47
Di Salomone	-	-	-	-	1	0,12	2	0,06
Di Tofia, Tofia	2	0,22	7	0,17	1	0,12	1	0,03
Di Vito, Vito	2	0,22	11	0,27	-	-	-	-
Effradi, Efradi, Fradi, Frati, Frodi	7	0,78	27	0,67	2	0,25	14	0,39
Eliseo	1	0,11	5	0,12	1	0,12	3	0,08
Fagotto	5	0,56	20	0,49	-	-	-	-
Falzano, Fasano	2	0,22	17	0,42	6	0,74	14	0,39
Fano	-	-	-	-	3	0,37	13	0,36
Fatucci, Patucci	3	0,34	9	0,22	2	0,25	11	0,30
Fiano	5	0,56	22	0,54	8	0,99	51	1,41
Finsi, Finze, Finzi	3	0,34	17	0,42	4	0,49	21	0,58
Fiorentina, Fiorentini, Fiorentino	4	0,45	14	0,34	2	0,25	31	0,86
Formello	2	0,22	8	0,20	-	-	-	-
Fornaro	2	0,22	10	0,25	2	0,25	7	0,19
Fornello	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Forte, Forti	1	0,11	2	0,05	1	0,12	1	0,03
Francese	5	0,56	20	0,49	-	-	-	-
Franchetti ⁸⁰	0	-	1	0,02	-	-	-	-

⁸⁰ Individu originaire de Mantoue, « étranger en transit » (*forestiere in transito*).

Francia ⁸¹	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Frascati	6	0,67	27	0,67	4	0,49	11	0,30
Fresca, Fresco	3	0,34	10	0,25	-	-	-	-
Frosinone, Presolana, Presolorio	3	0,34	12	0,30	-	-	-	-
Funari, Funaro	10	1,12	38	0,94	9	1,11	40	1,11
Gabbai	2	0,22	10	0,25	-	-	-	-
Gad	2	0,22	8	0,20	-	-	-	-
Gai	-	-	-	-	1	0,12	1	0,03
Galeste (probablement Calef)	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Gallighi, Galligo	1	0,11	5	0,12	-	-	-	-
Gattegna (Catteagno)	5	0,56	21	0,52	4	0,49	18	0,50
Geagiani	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Gioia, Gioiosa, Gioioso	3	0,34	10	0,25	-	-	-	-
Gopso	-	-	-	-	1	0,12	6	0,17
Graziani	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Grottolo	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Joap (Toaff)	1	0,11	4	0,10	-	-	-	-
Lampronto (voir aussi Ambron)	1	0,11	5	0,12	1	0,12	5	0,14
Laodun (Sadun ⁸²)	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Leucciotti	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Levi	2	0,22	4	0,10	4	0,49	13	0,36
Lisona	1	0,11	4	0,10	-	-	-	-
Livoli	2	0,22	9	0,22	2	0,25	5	0,14
Maimon	1	0,11	3	0,07	-	-	-	-
Mandolino	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Marini, Marino	7	0,78	40	0,99	7	0,86	29	0,80
Marzocca, Mazzocchi, Mazzocco	3	0,34	11	0,27	-	-	-	-
Menachen / Menaghen	1	0,11	9	0,22	1	0,12	2	0,06
Menasci, Menasse, Menasso	4	0,45	24	0,59	5	0,62	32	0,88
Miele, Mieli	13	1,46	53	1,31	20	2,47	63	1,74
Milano	2	0,22	14	0,34	2	0,25	19	0,53
Misani, Misano	4	0,45	21	0,52	3	0,37	19	0,53
Modigliani, Modigliano	11	1,23	47	1,16	7	0,86	24	0,66

⁸¹ Cette famille était originaire de Livourne et entretenait des liens de parenté avec les Costantini d'Ancône. Voir M. GASPERONI, *De la parenté à l'époque moderne : systèmes, réseaux et pratiques. Juifs et chrétiens en Italie centrale, op. cit.*

⁸² Il s'agit probablement de Rachele Velletri, veuve de Samuel Sadun. Voir *DB Gasperoni*, 2016.

Monabbia ⁸³	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Mondolfo	-	-	-	-	1	0,12	1	0,03
Mora, Moro	4	0,45	22	0,54	4	0,49	22	0,61
Moresca, Moreschi, Moresco	3	0,34	15	0,37	9	1,11	32	0,88
Morià (probablement Moriale)	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Moriale, Moriali	3	0,34	16	0,39	3	0,37	7	0,19
Moscato	0	-	1	0,02	1	0,12	14	0,39
Nadromai	1	0,11	1	0,02	-	-	-	-
Narno	1	0,11	7	0,17	-	-	-	-
Negri	1	0,11	2	0,05	1	0,12	1	0,03
Norcia	1	0,11	4	0,10	-	-	-	-
Olandese ⁸⁴	0	-	4	0,10	-	-	-	-
Orier, Urier, Uziel, Uzielli	3	0,34	18	0,44	5	0,62	13	0,36
Pace	2	0,22	8	0,20	2	0,25	23	0,64
Paduano/Padovani	1	0,11	3	0,07	-	-	-	-
Palestrina	1	0,11	7	0,17	-	-	-	-
Pallarella	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Pansieri, Panzieri	7	0,78	34	0,84	15	1,85	51	1,41
Paoncello, Pavoncelli, Pavoncello	5	0,56	26	0,64	7	0,86	19	0,53
Passapaire	4	0,45	16	0,39	-	-	-	-
Pepe	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Perez Bonsignore ⁸⁵	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Pernetti	4	0,45	17	0,42	1	0,12	3	0,08
Perugia	9	1,01	35	0,86	17	2,10	70	1,94
Pesato	2	0,22	10	0,25	-	-	-	-
Petigliana, Petigliano	4	0,45	18	0,44	3	0,37	17	0,47
Piatel, Piatella, Piatelli	3	0,34	20	0,49	10	1,23	28	0,77
Piazza	8	0,90	32	0,79	9	1,11	64	1,77
Picciaccio	-	-	-	-	3	0,37	5	0,14
Piocavi, Procacci, Procaccia	3	0,34	9	0,22	-	-	-	-
Piperno	6	0,67	34	0,84	20	2,47	86	2,38
Pogetti, Poggetti	1	0,11	6	0,15	1	0,12	3	0,08

⁸³ Individu originaire de Bohème, « déclarant quitter Rome sous peu ».

⁸⁴ « Étrangers déclarant quitter Rome sous peu ».

⁸⁵ Originaire d'Ancône et parent des Costantini, Giacob Perez Bonsignore habite dans la maison d'Isach Barafael, son beau-frère (mari d'Ester Perez Bonsignore). Voir *DB Gasperoni*, 2016.

Pollacca ⁸⁶	1	0,11	1	0,02	-	-	-	-
Ponte Corvo, Pontecorvo	15	1,68	63	1,55	17	2,10	62	1,71
Pontecorvo Tannuri	-	-	-	-	1	0,12	2	0,06
Preziosi, Prezioso	0	-	4	0,10	-	-	-	-
Racanati	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Racches (forestiero)	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Ram	-	-	-	-	4	0,49	16	0,44
Rana (probablement Ravà)	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Rignani, Rignano	6	0,67	26	0,64				
Rinozzi	0	-	1	0,02				
Romanelli, Romanello	3	0,34	13	0,32	2	0,25	6	0,17
Rosati, Rosato	3	0,34	13	0,32	2	0,25	5	0,14
Rosselli, Rossello	2	0,22	6	0,15	2	0,25	17	0,47
Sabatelli, Sabbatel, Sabbatelli	10	1,12	43	1,06	7	0,86	28	0,77
Sadun, Suadum, Tadum	4	0,45	15	0,37	5	0,62	18	0,50
Sagnetti (Lagnetti)	2	0,22	13	0,32	2	0,37	12	0,33
Salmoni (ou Salamoni)	4	0,45	17	0,42	4	0,49	11	0,30
Samen	1	0,11	3	0,07	-	-	-	-
Sardella	2	0,22	7	0,17	1	0,12	3	0,08
Sarfadi, Zafardi	6	0,67	24	0,59	8	0,14	41	1,13
Scandriglia	1	0,11	4	0,10	-	-	-	-
Scanzano	1	0,11	3	0,07	-	-	-	-
Scarelli (ou Ascarelli)	4	0,45	26	0,64	3	0,99	32	0,88
Scazzocchia, Scazzocchio	2	0,22	8	0,20	1	0,12	13	0,36
Seer, Sed,	1	0,11	5	0,12	2	0,25	14	0,39
Semer	1	0,11	6	0,15	-	-	-	-
Sena	1	0,11	8	0,20	-	-	-	-
Senza nome/Sconosciuto	1	0,11	4	0,10	-	-	-	-
Serena	8	0,90	32	0,79	10	1,23	35	0,97
Sermoneta	11	1,23	42	1,03	5	0,62	23	0,64
Sertier, Sestiè, Sestiero	2	0,22	8	0,20	1	0,12	12	0,33
Sevi (Zevi?)	1	0,11	6	0,15	-	-	-	-
Sezze	1	0,11	6	0,15	-	-	-	-
Siciliano	1	0,11	3	0,07	-	-	-	-

⁸⁶ Il s'agit d'une « veuve vivant seule », ultime descendante d'une famille aux probables origines polonaises. A. Milano signale l'existence de ce nom de famille dès le début de l'époque moderne, voir A. MILANO, *Il ghetto di Roma*, op. cit., p. 429.

Solosa (Tolosa?)	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Sonatore	2	0,22	7	0,17	2	0,25	2	0,06
Sonnini, Sonnino	11	1,23	52	1,28	18	2,22	79	2,18
Sorana, Sorano	2	0,22	15	0,37	-	-	-	-
Soschi ⁸⁷	0	-	2	0,05	-	-	-	-
Spagnoletto	4	0,45	16	0,39	6	0,74	28	0,77
Spizzicchino, Spizzichino	10	1,12	56	1,38	13	1,60	85	2,35
Spoletto	1	0,11	3	0,07	-	-	-	-
Tagliacozzi, Tagliacozzo	9	1,01	52	1,28	12	1,48	63	1,74
Tarmi	1	0,11	5	0,12	-	-	-	-
Tedesco	22	2,47	90	2,22	13	1,60	68	1,88
Terni	2	0,22	6	0,15	1	0,12	6	0,17
Terracina	8	0,90	36	0,89	8	0,99	54	1,49
Tobi (di Tobia)	2	0,22	5	0,12	-	-	-	-
Toscani, Toscano	5	0,56	23	0,57	6	0,74	31	0,86
Treves, Trevi	4	0,45	19	0,47	3	0,37	8	0,22
Trionfo	4	0,45	27	0,67	5	0,62	15	0,41
Ussiante (Vivanti?) ⁸⁸	1	0,11	2	0,05	-	-	-	-
Velletri	4	0,45	17	0,42	1	0,12	5	0,14
Veneziano	8	0,90	40	0,99	17	2,10	48	1,33
Vitarossi ⁸⁹	0	-	1	0,02	-	-	-	-
Viterbo	1	0,11	6	0,15	1	0,12	1	0,03
Vivaldi (Vivanti?) ⁹⁰	1	0,11	1	0,02	-	-	-	-
Vivante	3	0,34	11	0,27	2	0,25	37	1,02
Volterra	6	0,67	24	0,59	4	0,49	16	0,44
Ze (Zevi?)	2	0,22	4	0,10	-	-	-	-
Zefanià	-	-	-	-	2	0,25	7	0,19
Zevi	1	0,11	8	0,20	3	0,37	12	0,33
Zoalon	0	0	0	0	-	-	-	-
Total	892	100	4.059	100	810	100	3.617	100

⁸⁷ Hébergés par Vitale di Tivoli, les deux individus portant ce patronyme, des frères, sont inscrits comme « étrangers » mais leur provenance n'est pas spécifiée. Voir *Descriptio Hebreorum* famiglia n. 542.

⁸⁸ Il s'agit probablement du fils de Santoro Vivaldi, cfr. *Descriptio Hebreorum*, n. 2037 et *DB Gasperoni*, 2016.

⁸⁹ Le nom apparaît ainsi dans la *Descriptio Hebreorum*. Il s'agit du beau-frère du chef de famille n. 472. Il n'a pas été possible de savoir si l'individu s'appelait Moisé Vita [de] Rossi ou si Vitarossi était le nom de famille.

⁹⁰ Il s'agit certainement de Santoro di Abraham Vivanti, voir *DB Gasperoni*, 2016.